

Marie-Rose Bilger, enfant de la Libération

La fille du GI Anderson

Marie-Rose Bilger, 62 ans, a fait un rêve : elle se tient, samedi prochain, au cimetière de Colleville en Normandie, au garde-à-vous, la main crispée sur la hampe du drapeau de la Légion d'honneur, tout près d'Obama ; après la cérémonie, elle lui glisse à l'oreille : remember president, souvenez-vous des cadeaux que 55 000 de vos soldats ont laissés aux Françaises au moment de la Libération. Ce n'est hélas, pour l'instant, qu'un rêve.

■ Elle avait huit ans lorsqu'elle a vu pour la dernière fois son père biologique, un Noir américain bien bâti. C'était la deuxième ou troisième fois qu'il revenait à Bouxwiller depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Place du Château, accompagné de son épouse Louise et de la tante de Marie-Rose, il accueille la fillette que la maîtresse d'école a autorisée à quitter la classe. « On est tous allés au restaurant de la Poste où il a dit à ma tante qu'il voulait m'emmener aux États-Unis. Ma tante a prévenu ma grand-mère qui a appelé les gendarmes. Lorsqu'il les a vus, il m'a dit : "je veillerai sur toi", puis il est parti. Je ne l'ai jamais revu. Je n'ai pas eu de nouvelles de lui jusqu'en 2004 », raconte Marie-Rose. Le sergent Rosco Ardes Anderson est décédé le 31 octobre 2003, à 80 ans passés.

Pendant trois ans, les brimades de son beau-père

Militaire de carrière dans l'US Army, il a débarqué à Omaha Beach et participé à la libération de la France. En décembre 1945 et janvier 1946, il est toujours stationné du côté de Hochfelden. La grand-mère de Marie-Rose lui lave son linge et l'invite à Noël. Quelques semaines plus tard, la fille de la maison, Anne-Marie, tombe avec d'autres jeunes filles de la commune « dans un véritable guet-apens », selon Marie-Rose, abusées par les GI's avec lesquels elles avaient sympathisé. Neuf mois plus tard, Anne-Marie donne naissance à une petite fille métisse.

« Ma mère avait 17 ans, c'était une belle fleur alsacienne. Elle a été traumatisée toute sa vie par la honte qui s'est abattue sur la famille, déshonorée par la naissance d'une enfant noire, non désirée. Mon père, qui savait qu'il avait laissé un "souvenir" en Alsace,

n'avait pas intérêt à se montrer. Mon grand-père, qui avait toujours une serpette à portée de main, lui aurait fait la peau », assure Marie-Rose. Sa mère lui en veut d'exister. Leurs rapports sont difficiles. Marie-Rose est élevée par sa grand-mère dans la ferveur patriotique de l'après-guerre. Elle l'emmène à toutes les cérémonies. « Ce qui me plaisait surtout, c'était la musique. »

Lorsque sa mère se marie, la fillette part vivre au domicile du couple. Ce seront trois ans de galère, de coups et de brimades. « Mon beau-père, chef d'atelier, était un vrai salaud. Lorsqu'il recevait ses amis, des "gens bien", à dîner, il m'enfermait à la cave avec le chien et deux tartines de met (metwurst, saucisse à tartiner) que le chien mangeait, bien sûr. Si j'avais le malheur de m'endormir, je passais la nuit à la cave. Aujourd'hui je peux raconter tout ça sans émotion », dit Marie-Rose qui a toutefois beaucoup de mal à écraser une larme au bord de l'œil. Le beau-père a adopté la demi-sœur (qui n'était pas non plus sa fille biologique) de Marie-Rose, « mais pas moi, parce que j'étais noire ».

Enfermée pendant huit ans au pensionnat

Son « parcours chaotique » se poursuit au pensionnat, à Strasbourg, où elle restera « enfermée » pendant huit ans. « J'avais l'impression d'être dans une cage : plus de liberté, un règlement draconien, obligée de faire sa toilette devant les autres. » A 15 ans, elle éprouve l'irrépressible besoin de retrouver son père. Sa mère lui refuse toute collaboration, elle ne lui donne même pas le nom exact de son géniteur. Les années passent, sans notable avancée dans ses recherches. Jacques Pradel et son émission "perdu de vue" sur TF1 ne lui sont d'au-

cun secours. L'animateur lui conseille néanmoins de s'adresser à Charles Pelegrini, directeur d'un centre d'archives militaires à Saint-Louis, dans le Missouri. Ses recherches aussi sont infructueuses car Marie-Rose ne connaît pas l'orthographe exacte du nom de son père.

Entre-temps, sa vie se stabilise. Elle devient éducatrice spécialisée, en payant ses études grâce à des stages dans des maisons pour enfants ou des colonies de l'évêché. Lors de son dernier stage, à Riespach, elle rencontre Alphonse à la kilbe. Il est en train de danser, elle a un cornet de frites à la main, il lui en demande une. En fin de soirée, il les reconduit, elle et ses copines, dans l'Opel Kadett de son père. Un grand classique de la drague. Quatre ans plus tard, ils se marient et s'installent à Mulhouse. Alphonse est artisan en fermetures de bâtiment, Marie-Rose obtient un poste de surveillante à l'école Jeanne-d'Arc. Elle passe un diplôme de directrice de petite et moyenne structure à caractère social et termine sa carrière professionnelle comme directrice de la maison de retraite de Cernay. A juste titre, Marie-Rose est particulièrement fière de la réussite de ses deux fils, Dominique, ingénieur en biochimie, et Olivier, avocat.

Cinquante ans pour retrouver la trace de son père

La couleur de sa peau lui vaut toujours quelques remarques désagréables, à la limite du racisme. « Lorsqu'on me demande de quelle île je viens, je réponds de l'ill Mat-ta... » (un quartier de la ville qui parle au souvenir des vieux Mulhousiens). Il y a deux ou trois ans, alors qu'elle passait à la caisse du supermarché devant deux couples de personnes âgées, l'un des messieurs dit à l'autre : « Das esch jetz a schen Neger-la. Das dat i packa » (Que voilà une belle petite négresse ; je l'emballerais bien). Marie-Rose s'est retournée et lui a répliqué en alsacien : « Oui, mais moi je ne voudrais pas de vous ! » Il en rougit encore de confusion lorsqu'elle le rencontre par hasard dans les rues de Mulhouse.

Les recherches de Marie-Rose sur son père n'ont abouti que récemment. Charles Pelegrini lui a confirmé en 2004 le décès de Rosco A. Anderson. Grâce à Rebecca à New York et à Mary-Ann, une Allemande s'occupant d'une organisation de recherche in-



Marie-Rose Bilger, retraitée mais hyperactive comme porte-drapeau, déléguée de l'association des anciens combattants franco-américains (elle est officier de la Cross of Liberty), secrétaire de la fédération des engagés volontaires du Haut-Rhin, bénévole au centre socioculturel Bel-Air, choriste. (Photo DNA - Philip Anstett)

ternationale, elle a pu reconstituer la vie de son père, retraité de l'armée en 1970. Il habitait à Killeen, près de Houston, au Texas. Sa compagne, Sandra, qui a vécu avec lui pendant treize ans et lui a apporté « le bonheur que sa femme n'avait pas su lui donner », a témoigné que Rosco parlait parfois de Marie-Rose, sa fille unique. Anthony, le fils qu'il a adopté, a toujours refusé tout contact avec Marie-Rose.

On ne demande pas d'argent, mais de la reconnaissance

« J'ai souvent rêvé qu'un aigle m'emportait par-dessus les océans, vers l'Amérique. J'aurais aimé vivre avec mon père

ou au moins lui raconter ce que j'ai vécu depuis qu'il est retourné aux États-Unis en oubliant une partie de lui-même sur un autre continent. Je lui pardonnerai le jour où nous serons reconnus par la nation américaine comme des enfants américains. Ce jour-là, je pourrai aller me recueillir sur sa tombe ». Marie-Rose n'est pas seule dans son cas. 55 000 enfants sont nés en France après guerre de pères américains. C'est pour les rassembler que Marie-Rose a créé en juin 2007 l'association « Enfants de l'Europe, nés de la paix, de père américain, libérateur et allié ». Elle ne compte pour l'instant qu'une vingtaine de membres, de France et de Belgique.

« Nous n'avons aucune revendication financière. Nous

demandons seulement, comme reconnaissance des États-Unis, la double nationalité franco-américaine ». Porte-drapeau de la Légion d'honneur lors des cérémonies officielles, Marie-Rose souhaite être présente parmi les porte-drapeaux au cimetière américain de Colleville, en Normandie, samedi prochain, le 6 juin. « Mon vœu le plus cher serait de rencontrer Barack Obama. Je n'ai pas pu obtenir d'invitation pour son discours à Strasbourg, lors du sommet de L'OTAN. Ce serait un gage d'amitié de m'inviter, au nom de tous les orphelins de GI, à la commémoration du Débarquement ».

Claude Keiflin

Pour contacter Marie-Rose Bilger : marie.bilger@hotmail.fr ou 06 99 03 83 18.



Rosco A. Anderson, vétéran de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée (à gauche) est mort le jour où est née la première petite-fille de Marie-Rose. (Document remis)

La Cour de Lise
Restaurant
26, rue Principale - 67370 Willgottheim
03 88 64 93 36 - www.lacourdelise.fr



Située au cœur de Kochersberg, dans une ancienne propriété typique Alsacienne, La Cour de Lise vous propose une cuisine authentique et raffinée, dans une ambiance intimiste.
Terrasse sur jardin fleuri

Isabelle et Jean-Paul Bossée ont le plaisir de vous annoncer qu'à partir du 10 juin, le restaurant sera ouvert du mercredi au dimanche en continu.

